

Zeitschrift: Ville de Fribourg : les fiches
Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg
Band: - (2006)
Heft: 43

Artikel: Un petit paradis de banlieue
Autor: Lauper, Aloys / Kapsopoulos, Carolina
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1035902>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN PETIT PARADIS DE BANLIEUE

Aloys Lauper – Carolina Kapsopoulos



Avec ses oraisons quotidiennes pour les âmes du Purgatoire, ses expositions d'ossements montés en reliques, avec surtout ses jardins du souvenir au seuil des églises et ses prières dominicales s'achevant au pied des tombes, le christianisme a entretenu des siècles durant une familiarité singulière avec ses morts. Au milieu du XVIII^e siècle déjà, les hygiénistes obsédés par les miasmes et la menace putride, dénoncent cette cohabitation des vivants et des morts, juste séparés par la limite ténue d'un mur de cimetière. Au nom de l'assainissement urbain et du salut des bien portants, les taudis sont rasés, les rues pavées, les étangs asséchés et comblés. Tandis qu'on ouvre les portes aux vents salvateurs, on déménage caveaux et monuments à bonne distance de l'agitation des villes. Tiré au cordeau comme la cité des vivants, le quartier des morts dessine les contours d'une société du mérite avec ses grands axes et ses grands hommes, ses grands monuments et ses grands lignages, ses proximités et ses carrés réservés. Après la gare et le grand théâtre, le XIX^e siècle de la «ségrégation spatiale» invente le cimetière, avec ses concessions, ses codes, ses évocations de la grandeur et de la déchéance, de l'orgueil et de la vanité, de l'espoir et du chagrin, avec surtout son art qui fixe dans le marbre les grandes émotions des survivants. L'éloignement accompagne l'oubli et dans ces lieux communs des douleurs secrètes, rares sont encore les gamins qui apprennent l'alphabet dans les litanies éternelles des épitaphes.

La place du Petit-Paradis conserve le souvenir d'un des plus anciens cimetières de la ville, le «paradis» mentionné au XIV^e siècle en amont de l'ancienne tour d'Autriche. Plus traditionnellement cependant, les inhumations se concentraient dans et autour des premières églises urbaines et conventuelles. Limités par leurs murs, dotés de chapelles ossuaires et de calvaires, ces premiers cimetières sont visibles sur le plan dressé en 1606 par Martin Martini, entre l'église de Notre-Dame et celle du couvent des Cordeliers, autour de la nef et du chœur de Saint-Nicolas – où l'on distingue en plus une lanterne des morts –, devant le couvent et l'église des Augustins, autour de l'église de la commanderie de Saint-Jean et au pied de l'hospice de Saint-Pierre. Au XVIII^e siècle, on prit des mesures pour mettre bon ordre en ces lieux. En 1746, suite à la reconstruction de la nef de l'église des Cordeliers qui avait nécessité l'exhumation des dizaines de corps ensevelis sous les dalles de l'église, le Petit

Conseil interdit les ensevelissements à l'intérieur des églises, en particulier à Saint-Nicolas où 325 dépouilles furent exhumées et le dalage refait en 1748. L'Hôpital des Bourgeois, installé depuis 1698 au quartier des Places, cessa d'utiliser le cimetière de Notre-Dame en 1751 après avoir aménagé un cimetière plus proche, hors de la porte des Etangs, le futur cimetière de Miséricorde. En 1763, les murs et la chapelle du cimetière des Cordeliers furent abattus afin d'aménager la place du Marché aux poissons¹. On commença dès lors à utiliser le cimetière de l'hôpital pour enterrer les paroissiens de Saint-Nicolas, le cimetière autour de l'église ne pouvant être agrandi. La redistribution des vivants et des morts participait aux premières mesures d'«embellissement» urbain au moment où l'Ancien Régime, contesté, tentait un *aggiornamento* désespéré. Au nom de la décence et de l'hygiène, l'«exil des morts»² commence bien, ici comme en France, au milieu du XVIII^e siècle.

Silence, on ferme

Avec la démolition progressive des tours-portes, le pavage systématique des places et des rues et l'obligation faite dès 1809 à tout propriétaire d'édifier des «privés» et des fosses septiques, la suppression des étangs et des cimetières intra-muros est l'une des grandes opérations de salubrité publique entreprise dans la 1^{re} moitié du XIX^e siècle, sous la menace d'une pandémie de choléra. Le cimetière de Saint-Nicolas fut annulé en 1813, ceux de Notre-Dame et des Cordeliers trois ans plus tard³. Le cimetière communal fut alors établi sur la propriété de l'hospice de Saint-Pierre, à la sortie occidentale de la ville. Agrandi en 1821, il déborda sur les anciens vergers et jardins des chanoines du Grand-Saint-Bernard, tout le long de l'actuelle rue Saint-Pierre. Pour bien marquer son nouveau statut, on y dressa au printemps 1825 le grand Christ en molasse que l'avoyer Petermann de Faucigny avait fait ériger en 1484 au cimetière de Saint-Nicolas. Cette précieuse sculpture fut placée dans une niche réalisée avec des fragments de la chapelle-ossuaire construite en 1499-1504 au chevet de Saint-Nicolas⁴. Trop petit mais situé également sur une parcelle bientôt convoitée par les promoteurs immobiliers, ce deuxième cimetière urbain fut fermé à son tour en 1852. Dès lors, les enterrements eurent lieu au cimetière hors les murs de l'hôpital. Déjà agrandi une première fois en 1825, complété en 1838 d'un carré réservé à la communauté protestante, près de la Tour Henri, ce lieu de sépulture fut alors développé et réaménagé. Deux allées perpendiculaires bordées de tilleuls le divisaient en quatre grands carrés. Au fond de l'allée principale, côté Gambach, on reconstruisit en 1852, au milieu d'un rang de sycomores, la niche gothique tardive du crucifix de l'avoyer Petermann de Faucigny, emblèmes désormais du troisième cimetière communal⁵. Deux ans auparavant, on avait supprimé le

L'alignement des tombes dans le quadrillage du jardin des morts



Le portail nord, typiquement Heimatstil, Isaac Fraise, 1902

cimetière des Augustins pour y aménager, à l'abri de ses hauts murs, la cour des prisonniers après l'installation de cellules au couvent. La fermeture du cimetière de Saint-Jean, le 1^{er} juin 1853, mit fin à une cohabitation séculaire. La ville s'affranchissait ainsi de son dernier «memento mori» monumental. Sur le cimetière de Saint-Pierre, désaffecté et débarrassé de tous ses vieux monuments en 1872, on construira le premier quartier de villas cossues de la ville⁶.

Le silence funèbre de Grandfey

Planifié pour une ville de 9065 habitants en 1850, le cimetière de Miséricorde sera dépassé par l'urbanisation rapide de la cité dès 1890. En 1904, on enregistrera 487 décès pour une population de 18069 habitants⁷. En 1891 déjà, on manque de place et le Conseil nomme une commission de trois personnes dont l'architecte Adolphe Fraise, pour étudier la réalisation d'un nouveau cimetière. En 1893, la commune aborde Philippe Spicher pour lui racheter son domaine de Grandfey. Située aux confins de Fribourg, la parcelle convoitée borde la voie ferrée et enjambe la frontière avec Granges-Paccot. Elle est desservie par la route de Payerne, à l'opposé de la chapelle de Saint-Léonard, ancienne propriété de l'Abbaye des Bouchers qui l'avait faite reconstruire vers 1597. Mal négociée, l'affaire s'enlise jusqu'à l'expropriation du terrain réglée en juillet 1900

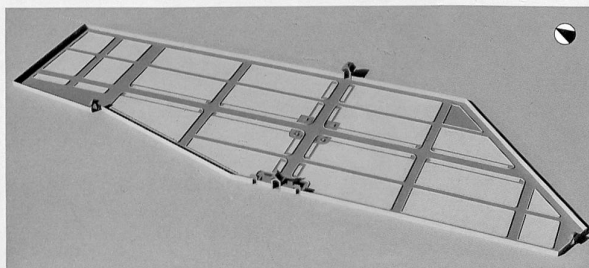


La grande allée avec ses monuments du 1^{er} quart du XX^e siècle, avec à gauche la concession de la famille Fischer dominée par le portrait en buste de l'entrepreneur Joseph Fischer (1829-1908)

seulement⁸. Entre-temps, il a fallu faire face au mécontentement des gens de la Basse-Ville qui veulent un cimetière plus proche, aux Neigles, au Stadtberg ou à Bellevue – là où l'on avait dressé la cantine du Tir fédéral de 1881 – ou même dans le ravin de Montrevers! Les autorités tiennent bon refusant de «séparer après leur mort les habitants de quartiers qui se font la guerre toute leur vie»⁹. L'Etat, qui souhaite un cimetière proche des futures cliniques universitaires de Pérolles, traîne également les pieds avant d'autoriser la commune à établir son nouveau cimetière à Grandfey, le 4 mai 1898. Le 12 février 1901, l'Edilité soumet au Conseil communal les plans élaborés par l'architecte Isaac Fraisse. Sur une surface de 33 735 m², soit le double de l'ancien cimetière, on prévoit «4800 tombes d'adultes, 1495 tombes pour enfants de 6 à 12 ans, 2300 tombes pour enfants au-dessous de 6 ans et 500 tombes de familles, lesquelles seront placées de chaque côté des deux allées principales. Ces allées auront 7 mètres de largeur, les allées transversales et de ceinture, 5 mètres et les allées secondaires longitudinales, 5 mètres aussi. Un passage de 70 cm séparera chaque rangée de tombes»¹⁰. Dessiné sur une trame orthogonale, le projet s'inspire des grands cimetières urbains de l'époque, préférant le champ de repos élaboré comme un jardin à la

française aux aménagements plus pittoresques du parc d'agrément¹¹ ou du cimetière en forêt¹². L'entrée principale ouvre sur le petit axe donnant sur l'oratoire du grand crucifix. La grande allée transversale, sur l'axe nord-sud où doivent s'aligner les caveaux des grandes familles et des personnalités locales constituera l'épine dorsale de ce nouveau cimetière communal, destiné à l'ensemble de la population, conformément à la Constitution fédérale de 1874 qui assure à chacun un droit de sépulture gratuit. Le projet réserve aux protestants une parcelle de 3850 m². Le 2 juillet 1901, le Conseil d'Etat approuve les plans et le devis. Les travaux de terrassement commencent aussitôt. En janvier 1902, l'architecte présente deux projets pour le portail principal, la morgue – avec salle d'autopsie – et le pavillon du concierge qui flanquent l'entrée¹³. Aux ondulations de l'Art Nouveau et au granit, le Conseil communal préfère la molasse¹⁴ et «un certain cachet original d'architecture vraiment suisse»¹⁵! Avec son mur d'enceinte aux airs de rempart, couronné de petites tuiles plates du pays, ses arcs d'entrée aux piliers de molasse et toitures affirmées, piquées d'épis de faîtage et d'un petit clocher au portail, la cité des morts confirme le Heimatstil comme style officiel au détriment de l'historicisme. L'abandon à Miséricorde des restes de la chapelle gothique tardif du cimetière de Saint-Nicolas¹⁶ témoigne de cette évolution du goût. Le Christ de Petermann de Faucigny, authentifié par les armes du donateur et le millésime de sa création, gagnera seul le pré de Saint-Léonard, sous un oratoire aux formes plus modernes. L'entrepreneur Charles Winkler-Kummer fut chargé

Reconstitution du cimetière inauguré le 15 mai 1904



1 Voir fiche 033/2005.

2 L'expression est de Philippe Ariès. Voir Olivier CHALINE, *Dehors les morts! Les mutations de la sépulture dans la France du XVIII^e siècle*, in: *Communio* XX, 2, mars-avril 1995, 149-164.

3 Plus aucune inhumation n'y fut admise. Le cimetière paroissial de Saint-Nicolas fut exécuté en 1825, les deux autres en 1838. A ces dates, plus aucun monument ne devait y être visible.

4 Réalisés sur ordre du commandeur Pierre d'Englisberg après la création de la paroisse de Saint-Jean en 1511, le Christ en molasse du cimetière de la commanderie (vers 1530) et la chapelle-ossuaire voisine de Sainte-Anne (1512-1513) font écho à cet ensemble. Plus ancienne, la chapelle-ossuaire des



La Pleureuse, sculpture d'Ampelio Regazzoni (1870-1931)

Augustins, bâtie en 1465 fut abattue en 1810 déjà. A ses côtés se dressait un grand Christ en bois peint du début du XVI^e siècle, probablement celui qui se trouve aujourd'hui dans l'église de Saint-Maurice.

5 Selon le D^r Castella, 90 corps furent exhumés du cimetière de Saint-Pierre et transférés à Miséricorde où plus de 6000 personnes furent enterrées entre 1860 et 1880, dont plus de 2000 enfants!

6 Sur le cimetière de Miséricorde, fermé comme on le verra en 1898, on a construit dès 1938 les bâtiments universitaires dont l'axe correspond à l'ancienne grande allée.

7 J.-G. SPAETH, *Le mouvement de l'état civil à Fribourg en 1908*, in: *NEF* 1910, 6. En 1908, la ville compte 20 310 habitants. Entre 1905 et 1908, 1549 défunts furent enterrés à Grandfey. En 1808, la ville ne comptait que 5195 âmes.

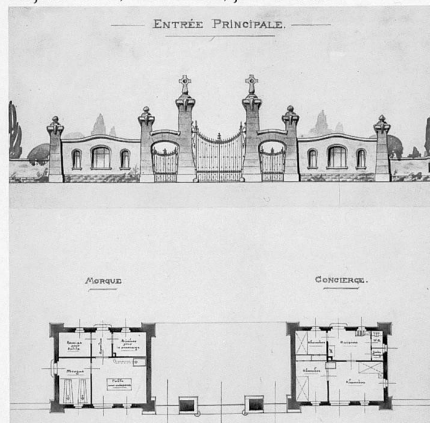


Oratoire avec le Christ offert en 1484 au cimetière de Saint-Nicolas par Petermann de Faucigny

de la réalisation de l'ensemble, achevé en septembre 1903. La translation du grand Christ de Gambach à Grandfey, fin octobre, précède la nomination du «personnel des inhumations», un gardien de cimetière – disposant dès l'origine d'un téléphone! –, des fossoyeurs et des porteurs. Le cimetière est inauguré en deux temps. Les réformés prennent les devants le 3 avril 1904¹⁷. Le 15 mai, une cérémonie officielle précède le premier enterrement, celui d'Edouard Jost, le 17 mai. Le cimetière de Gambach, déjà cerné de villas cossues, est alors définitivement fermé.

Dans sa forme et sa conception, le cimetière de Grandfey s'impose comme une référence. Bulle, qui connaît dans les années 1900 un développement analogue à celui de Fribourg, éloigne également ses morts par étapes. Enterrés autour de l'église jusqu'au grand incendie de 1805, les défunts sont d'abord repoussés au pied du château, dans le cimetière du Cabalet, avant d'être isolés dans un nouveau cimetière réalisé en 1908 sur les plans de l'architecte Charles-J. Claivaz. Situé en banlieue comme à Fribourg, le champ des morts

Projet d'entrée, Isaac Fraisse, janvier 1902



bullois n'est qu'une réduction de celui de Grandfey.

Un lieu de mémoire aux discrètes mises en scènes

A son ouverture, le nouveau «Campo Santo» ne présentait derrière ses murs qu'un découpage triste de carrés et d'allées. Un projet de plantation fut demandé à la fin de l'année 1904 au forestier Henri de Reynold, qui s'en alla visiter le cimetière de Berne et demanda les plans de celui de Lucerne. L'aménagement était d'ailleurs loin d'être terminé. Les fontaines dessinées par Fraisse en 1904 furent abandonnées pour des bassins plus modestes réalisés en 1910-1911. Les rares sculptures agrémentant les lieux¹⁸ semblent encore plus tardives, comme cette pleureuse d'une indéniable qualité, œuvre du sculpteur Ampelio Regazzoni (1870-1931), professeur de statuaire au Technicum de 1898 à 1931.

Dans une ville qui n'a statufié que deux de ses grands hommes – le père Girard au Bourg et le chanoine Bovet, discrètement mis à l'écart aux Grand-Places –, le cimetière Saint-Léonard offre un dernier hommage aux lignages, aux congrégations religieuses, aux hommes de savoir, de culture et de pouvoir qui ont marqué leur temps. Dès l'origine, les deux grandes allées formant croix leur furent réservées et les grandes familles purent y transférer les restes de leurs ancêtres inhumés au cimetière de Miséricorde. Le caveau de la famille Weck-Reynold conserve ainsi la mémoire du commerçant Ignace Fontaine (1755-1819) dont la petite-fille Pauline avait épousé en 1812 François de Weck. Des monuments passèrent également d'un cimetière à l'autre comme celui de la famille Schorderet, un sarcophage dressé au sommet d'une puissante dalle ou celui du banquier Jules Daler (1824-1889). La colonne à l'Immaculée Conception érigée sur la dépouille de l'officier Marie-Charles Henri Gaston de Coligny-Châtillon (1840-1871), rejoignit le carré militaire français, dominé par le monument aux morts de l'armée de l'Est, internée à Fribourg en février – mars 1871. L'obélisque en pierre jaune d'Hauterive, dessiné par Adolphe Fraisse, avait été inauguré le 15 septembre 1872 au sommet du cimetière des Neigles où reposaient les infortunés soldats morts dans le lazaret des bains. Menacé par les crues de la Sarine, le cimetière avait été supprimé assez vite et l'obélisque déplacé en grandes pompes à Miséricorde le 13 juillet 1890¹⁹. Autour de ce monument commémoratif unique en son genre, les dépouilles des soldats alliés de la Première Guerre mondiale voisinent aujourd'hui avec celles des 81 Bourbakis morts à Fribourg.

8 Pour compléter les 28000 m² du domaine Spicher et les 6150 m² vendus par la Bourgeoisie, on acheta en 1901 un pré de 650 m² à Constance Reynold, née Diesbach. L'annexion à Fribourg des 3 articles du cadastre de Granges-Paccot (67a, 143b et 144b), sur lequel empiétait le nouveau cimetière fut prononcée par le Conseil d'Etat le 5 janvier 1903.

9 REY, 143, qui cite également une lettre de lecteurs parue dans La Liberté du 6 octobre 1894: «C'est donc à Grandfey que nous irons conduire nos morts. Parfait! Pourquoi pas à Payerne ou à Bümpliz? De par la savante combinaison de 25 bolzes, marchant sous l'intelligente direction du grand édile qui sème ses merveilles dans notre cité, les habitants des bas quartiers, de Pérolles et de Beaugard seront condamnés à ce joli voyage chaque fois qu'ils voudront rendre les honneurs à l'un des leurs.



Monument funéraire néoclassique de la famille Schorderet

Il faudrait un archiviste qui n'ait rien d'autre à faire qu'à enregistrer les aînées de notre administration communale».

10 AVF, PCC, 12 février 1901. Le cimetière actuel compte près de 6500 tombes.

11 A l'exemple des étangs et bosquets du cimetière du Wolfsgottesacker à Bâle, aménagé par G. Lorsch en 1872.

12 Le premier cimetière forestier en Suisse, celui de Schaffhouse, dessiné en 1913-1914, est postérieur de dix ans au cimetière de Grandfey.

13 Ces deux pavillons ont été reconstruits en 1972.

14 Si l'on choisit «la molasse bleue de la carrière de Fribourg pour la construction des portiques principaux du cimetière ainsi que des bâtiments de la morgue et du concierge», on proposa le grès coquillier, plus résistante, «pour le portail du cimetière réformé et celui du pan coupé» (AVF, PCC, 13 mai 1902). Le choix de la pierre indigène pour la grande entrée est donc significatif, comme les «tuiles rouges (...), au lieu d'une couverture en ciment» (AVF, PCC, 14 oct. 1902).



Un baldaquin «vieux-russe» pour l'ingénieur Gabriel-Ignace Egger (1867-1904), mort à Moscou

Lors du dernier agrandissement du cimetière, en 1972, le carré fut complété par le Monument de la Villa Saint-Jean, transféré de Pérolles, où l'on peut lire les noms de tous les professeurs et anciens élèves tombés au champ d'honneur durant les deux guerres mondiales, Antoine de Saint-Exupéry notamment. Plus bas, dans l'angle sud-ouest, on avait aménagé en 1912 le cimetière israélite, dernière étape dans la reconnaissance de cette communauté à Fribourg²⁰.

Dans les années 1920 déjà, le cimetière affiche complet. Agrandi en 1923, puis en 1972, il offre aujourd'hui, sur 10 hectares, une promenade fascinante dans l'histoire des mentalités. Le déclin de l'art funéraire dans l'entre-deux-guerres s'est accompagné d'une remise en question progressive du scintillement des granits et du marbre de Carrare, de l'alignement et des perspectives monotones des nécropoles suburbaines. Hésitant timidement entre le cimetière parc et le cimetière forestier, la seconde moitié du XX^e siècle, en quête de sens, s'interroge dans les circonvolutions du paysage. L'idéal égalitaire des années 1960 efface jusqu'à la croix, suggérée par la découpe des stèles sur la tombe du coureur automobile Jo Siffert (1936-1971). Seul repère sur la dalle funéraire, un nom et les intervalles d'une vie: Jean Crotti, 1878 – 1958 et tout est dit. Sa peinture cosmique survit ailleurs, dans les musées. Les années les plus récentes meurent comme elles ont vécu, singulières et individualistes. Le souvenir se confond avec le surnom, les hobbies ou les professions parfois comme l'évolution aérienne stylisée d'un Mirage pour le pilote militaire René Gross (1946-1967). Les monuments ne sont plus que des

accroche-cœurs. Ceux qui en ont le goût ou les moyens s'offrent par-ci par-là un artiste du cru, petit moment de répit dans la banalité affligeante du monument contemporain: mosaïque d'Oscar Cattani pour le professeur Albert Büchi (1864-1930), ange en pierre et en buste d'Antoine Claraz pour sa mère Mathilde (1881-1954) puis en bronze sur fond de briques pour l'entrepreneur Alfred Tacchini (1880-1957), émaux de Liliane Jordan et Christ ressuscité pour Louis Ruffieux (1920-1965), émaux toujours trente ans plus tard et Calvaire pour Georges Guggenheim (1916-1996), vitrail aux anges musiciens de Raymond Meuwly pour le verrier Otto Kirsch (1911-1982), vitrail de Yoki pour Léon Monney (1896-1983) et peinture sur la croix en fer forgé baroque de l'ancien syndic Lucien Nussbaumer (1919-1988), hommage respectueux d'Emile Angéloz au maître des couleurs Armand Niquille (1912-1996) qui redessinait sans cesse son propre monument et sculpture épurée de Jean-Jacques Hofstetter pour son père Maurice (1924-1995). Simplement fichée dans l'herbe, la stèle en acier Corten que dresse Emile Angéloz pour son ami le peintre Bruno Baeriswyl (1941-1996) sauve à elle seule une époque qui s'est échouée dans la futilité de l'anecdote. Chassés des églises et des cités, les morts continuent de nous parler des vivants!

Le carré militaire français avec le monument des Bourbakis, par Adolphe Fraisse, inauguré aux Neigles le 15 septembre 1872



15 AVF, PCC, 25 février 1902.

16 Jean GREMAUD, Le crucifix de Petermann de Faucigny, FA 1895, pl. V.

17 Les huit secteurs réservés aux réformés ont été supprimés mais la communauté israélite a souhaité conserver sa zone réservée.

18 Deux Christ aux mains ouvertes dont l'un est l'œuvre du marbrier Lambert, un ange plus intéressant et la pleureuse dont on ignore si elle fut dessinée pour un monument ou comme ornement du cimetière.

19 AVF, PCC, 24 mai et 11 oct. 1871, 4 sept. 1872; C. CORNAZ-VULLIET, En pays fribourgeois. Manuel du voyageur. Guide. La Suisse romande en zig-zag, 1^{re} partie, III^e section, Fribourg s.d. (vers 1895), 83-87; BARRAULT, 45; INSA 4, 211, fig. 83 et Jean STEINAUER, Une mise en scène de la politique humanitaire. Adieu les Bourbakis, in: AF 2006, 73-81. Le souvenir des Bourbakis est évoqué dans d'autres cimetières du canton, notamment à Estavayer-le-Lac, Châtel-St-Denis et au pied de l'église paroissiale de Billens.

20 Il existait au XV^e siècle un cimetière juif à la Motta, du côté sans doute de la rue des Juifs, à la Neuveville.